

L'ART CONTEMPORAIN AU RISQUE DU CLONAGE

Il est difficile d'aborder le clonage sans soulever la question du temps.

Il y a les poètes du temps et puis les scientifiques. Ce sont parfois les mêmes. Certains l'interrogent, perplexes, cherchant à comprendre à la fois sa fluidité immobile et sa compacité volatile. D'autres le décortiquent, ou tout du moins essaient, le mesurent et s'y mesurent. Une façon sans doute de mettre à distance et en équation les relations de dépendance singulières et affectives qu'ils entretiennent avec lui. Parce que, au bout du compte et quoi que l'on fasse, les dés sont pipés. Et c'est toujours le temps qui a le dernier mot.

Depuis la nuit des temps, l'homme a rêvé son éternité. Il n'a eu de cesse de travailler à son immortalité. De se libérer des griffes du temps. A défaut de ne pouvoir perdurer, l'homme s'est perpétué. Il y a eu la création et la procréation. Il y a eu l'art. Puisqu'il était impossible d'atteindre à l'éternel, l'homme s'est voulu géniteur, et créateur de commencements. Sans cesse et comme une chaîne. Inventant sans répit les maillons qui lui permettaient de se prolonger. Une façon détournée de jouer avec l'éternité. Créer le mouvement perpétuel de la vie.

Il y a eu un jour le clonage. C'était inévitable. Et c'était un pas de plus vers le rêve de l'immortalité.

Lieu de fantasmes, le clonage questionne la création artistique, réactive et déplace au cœur même de celle-ci le concept de *mimesis*.

Qu'en est-il de la répétition et de la création, de la reproduction et de la procréation ?

Une histoire de double, de duplication, de duplicité implicite qui brouille les pistes.

Et, au cœur même du processus l'idée de répétition qui maintient l'obsession :

Le même encore et encore, autrement toujours.

C'est cette quête liée à l'obsession, au prolongement que je questionne dans mon travail plastique.

J'envisage le clonage comme une sorte de chorégraphie du même, jusqu'au vertige, donnant corps à une entité à l'identité multiple, fragmentée à l'infini, dépossédée de son originalité et, par - là même, remettant en cause le mythe de l'origine tout en jouant avec lui, tel un monstre à plusieurs têtes, tentaculaire et médusant.

C'est dans cet écart-là que se situe mon travail. Dans ce paradoxe : Le corps instrumentalisé comme tissu, comme motif. Dupliqué, dessaisi, spolié de son origine, le corps devient le lieu de transit et d'expérience d'un nouveau langage de laboratoire - biologique, cellulaire, aseptisé et asexué – et renoue malgré lui, dans de nouvelles constellations barbares et ethniques avec le primitif, le sacrifice et le rituel.

Le clonage est à la fois une métaphore de l'incarnation, du prolongement de la vie. Et une imposture. Celle de l'éternité (bricolée en pointillés) et celle de l'homme qui s'élève à la place de Dieu : l'homme crée l'homme à son image. Il se veut démiurge. Se produit alors une mise en abîme de l'homme par l'homme qui ébranle les fondements de la société et repousse les limites de la religion aux portes d'un individualisme forcené aux prises avec le mythe de Narcisse.

Portrait. Autoportrait. Comment ne pas repenser ces représentations à l'ère du clonage ?

Le clonage serait-il le portrait en trois dimensions du *même* ? La genèse ultime et sidérante de l'autoportrait mettant à jour une inscription irréductible : l'écriture humaine, la signature ?

Frédérique Bouet